

La petite Marie et la carriole aux trois chiens

Le *Journal de Montbrison* nous relate un petit drame qui pourrait s'intituler *Marie et la carriole aux trois chiens*. Il s'est joué, l'année 1850, dans la petite ville endormie qui est alors la préfecture de la Loire.

Plantons le décor. Nous sommes au bas de la ville, vers la rue Saint-Jean et la route de Lyon, près du relais des diligences. Le boulevard n'est pas encore poussiéreux. Les jeunes platanes qui l'ombragent sont parés d'un feuillage vert tendre. Avril commence quand, un beau jour, un curieux équipage arrive, tintinnabulant et brinquebalant.

Les bonnes gens du quartier regardent avec un peu d'étonnement défiler une curieuse voiturette à quatre roues, moitié calèche, moitié roulotte. Elle est tirée par trois chiens attelés en flèche, comme à un traîneau d'esquimau. Trois personnes participent au convoi.

La famille du marchand de papier

Le conducteur, un homme accoutré comme un mendiant, marche à côté de l'attelage. Pierre Mallet - tel est son nom - se déclare *marchand de papier en détail*. Mais sous le prétexte de colporter quelques mains de papier, il fait de la mendicité son activité principale.

Dans le charreton, une jeune femme est assise. Pâle et fatiguée, elle est enceinte et, visiblement, dans les dernières semaines de son attente. Il s'agit de Jeanne Rochefort, 26 ans, la femme du colporteur aux trois chiens. Un jeune enfant se blottit près d'elle.

L'homme avise un endroit propice, sur la contre-allée du boulevard. Il dételle les chiens et accote son curieux véhicule au mur de pisé d'un jardin, celui de M. Faure. Toute proche, une fontaine glougloute. Un platane donne un peu d'ombrage et le mur protège des coups de vent les plus violents. Voilà où se trouvera le bivouac. Des gamins du voisinage observent la scène de loin.

Le ménage Mallet ne dérange personne et le quartier s'habitue vite à sa présence discrète. Pendant la journée, Pierre parcourt la ville en mendiant, Jeanne s'occupe de l'enfant. Les chiens dorment sous la voiturette. Le soir, une bâche tendue sert de toit à toute la famille. Quelques jours passent. De temps à autre, le campement est levé et la famille visite les environs : Curtieu, Ecotay, Moingt, Champdieu... L'excursion dure un jour ou deux et la carriole aux chiens reprend sa place sur le boulevard.

Une quinzaine s'écoule ainsi. Puis c'est un nouveau départ... Il paraît définitif cette fois. Déjà, les habitants du quartier n'y pensent plus.

Autour de la petite Marie

Mais voilà que le vendredi 26 avril, par la route de Lyon, arrive la voiturette, cette fois sans son conducteur. Les chiens sont seuls, traînant Jeanne, encore plus pâle et languissante, qui serre contre sa poitrine un paquet enveloppé de chiffons. L'autre enfant se serre contre elle.

Des commères intriguées regardent du pas de leur porte. Le colporteur qui leur faisait un peu peur n'est plus là. Elles s'approchent du convoi. Il est arrivé quelque chose ! On questionne la femme qui raconte sa pauvre aventure.

Un jour, brusquement, son compagnon d'infortune a disparu, l'abandonnant lâchement à son triste sort. De plus, mari indigne, il a emporté tout l'argent du ménage. Et voilà que la pauvre se trouve, par surcroît, prise des douleurs de l'enfantement. Elle a cherché refuge dans une misérable grange du côté de Cromeyrieu ou de Montrouge. Puis elle a accouché seule au cours de la nuit. Quelques heures après sa délivrance, elle s'est hissée péniblement sur la charrette avec le nouveau-né et son autre enfant. Les chiens, bonnes bêtes, les ont ramenés, d'eux-mêmes, tous trois à Montbrison, à l'endroit où ils avaient déjà campé.

On appelle les voisins. On s'empresse autour de la maman. Il n'est plus question de la laisser dehors. Les mariés Thevenon sont cabaretiers et ont deux ou trois chambres à offrir aux voyageurs. Ils conduisent Jeanne chez eux pour lui donner les secours dont elle a besoin : une

paillasse, une couverture, du bouillon et quelques langes pour le nouveau-né, une petite fille. Ils agissent *avec une charité digne des plus grands éloges* dit Michel Bernard, le chroniqueur du *Journal de Montbrison*.

Le lendemain 27 avril, samedi, jour de marché à Montbrison, le cabaret se remplit de buveurs, mais le patron délaisse sa clientèle. A défaut du père, c'est lui, le citoyen Claude Thévenon, trente-trois ans, cabaretier, qui se rend, à midi, en mairie de Montbrison pour présenter l'enfant de Jeanne Rochefort, *sans domicile fixe et sans profession*. La petite fille est nommée Marie Mallet, du nom de son père, le soi-disant *marchand de papier en détail*.

Un élan de solidarité s'est créé autour des pauvres gens. Des habitants du quartier s'associent à la bonne action des époux Thevenon. Une souscription est ouverte dans la ville et on prévient M. Bernard, le rédacteur du *Journal de Montbrison* qui habite la Grand-rue. Il raconte l'événement dans son journal qui paraît le dimanche suivant, 28 avril. Il espère que la collecte *assurera quelques petites ressources à la pauvre délaissée*. Et, bien sûr, le digne homme lui-même tire quelques pièces de sa bourse.

Quel destin pour l'enfant du voyage ?

La petite Marie n'a pas été déposée à l'hospice comme une enfant trouvée. Qu'est devenue Marie Rochefort et ses deux enfants ? Ont-ils repris la route avec la carriole aux trois chiens ? Qui peut le dire ?

Ce petit fait divers digne d'un épisode de *Sans famille* ou des *Misérables* nous rappelle qu'au siècle avant-dernier les marginaux étaient nombreux, encore plus nombreux qu'aujourd'hui, et que, quelquefois, ils avaient une famille...

Joseph Barou

Sources : *Journal de Montbrison*, état-civil de Montbrison.